

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 7

Artikel: Une nuit chez Silas
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Une nuit chez Silas.

Il y a déjà quelques années de cela. C'était au tir fédéral de Fribourg. Deux amis, deux bons Vaudois, avaient passé la soirée à la cantine. Le plaisir d'être ensemble, les attrait du petit blanc les avaient tenus en place jusqu'au moment où, pour la troisième fois, un sommelier était venu leur rappeler que « c'était l'heure » et qu'il fallait déguerpir.

Au dehors, tout est noir; on n'y voit pas à deux pas. Est-ce l'effet de cette obscurité ou une mauvaise plaisanterie du petit blanc, il semble à nos deux amis que le sol se hérissé à plaisir de mille aspérités. Tantôt, séparés, ils sont obligés de s'appeler, pour ne point se perdre. « Hé, Auguste, où es-tu? » « Ici, et toi, Silas? » Tantôt, une inégalité du sol les projette brusquement l'un contre l'autre.

— C'est égal, exclame Silas, dans une de ces subites rencontres, il fait toujours bon se retrouver! Belle soirée!

— Belle soirée! d'accord, reprend l'ami, mais c'est pas tout que ça, je ne sais pas où m'aller réduire. J'ai pas arrêté de chambre; je croyais rentrer à Lausanne ce soir.

— Viens donc coucher chez moi; il y a de la place.

— Où, chez toi? C'est pourtant pas dans tes cages, demande Auguste, anxieux?

— Viens toujours; aie pas peur, répond Silas, en saisissant par le bras son compagnon, qui hésite à accepter l'invitation.

Chacun a reconnu dans Silas le célèbre dompteur de Corsy, Bolomey, dont la ménagerie eut jadis grand succès. A Fribourg, on s'en souvient, Favay et Grognuz l'honorèrent de leur visite.

Auguste est tout simplement un Lausannois, vieil ami de Silas.

L'un traînant l'autre, qui paraît marcher au supplice, nos Vaudois arrivent au champ de foire, où s'alignent en longues files parallèles les baraques des saltimbanques.

Vu par derrière — car les deux amis ont pris l'allée des entrées de service — ce champ de foire n'a pas un aspect très rassurant pour qui n'y est point habitué. Ces baraques, dont les toiles à demi soulevées laissent voir comme de grands trous noirs creusés dans la nuit; ces « roulottes », entourées d'instruments, d'ustensiles de toutes sortes, restés là depuis la dernière représentation et le dernier repas du soir, tout cela prend dans l'obscurité des formes bizarres, bien propres à frapper l'imagination. Par ci, par là, une toile faiblement éclairée, derrière laquelle s'agitent des ombres fantastiques. On se croirait dans le vaste campement d'une peuplade en migration, comme au temps d'Attila.

Un petit chien, s'élançant tout à coup, en aboyant, de dessous une voiture, fait tressaillir Auguste, qui se presse vivement contre son ami.

Silas, lui, s'amuse de la peur de son compagnon et se plaît à l'augmenter. Il lui signale, avec des détails et des commentaires spéciaux,

toutes les attractions des baraques qui bordent l'allée.

« Vois-tu, Auguste, ici, c'est la femme-canon, qui peut tenir, à bras tendus, deux hommes comme toi et moi. Hein! mon vieux, une femme pareille à la maison, quand on rentre tard et un peu émêché?... Là, c'est le sauvage de la Polynésie, qui mange des étoupes enflammées et des lapins tout vivants. Dans son pays, il mange aussi la chair humaine, mais ici on ne le lui permet pas... A côté, c'est le grand alligator, l'effroi des baigneurs. Il réduit un homme en deux bouchées. Qu'en dis-tu, y n'a pas un dentier celui-là! »

« Enfin là, c'est chez moi, dit-il en désignant la baraque qui vient après. Puis, soulevant le rideau qui ferme l'entrée: « Excuse, je passe le premier. Tu n'as qu'à me suivre.

— Mais, Silas, où me mènes-tu? hasarde Auguste de plus en plus inquiet.

L'obscurité est complète.

— Viens toujours, crie Silas, de l'intérieur. As-tu trouvé l'échelle? Ma foi, tu sais, à la guerre comme à la guerre. On n'est pas à Beau-Rivage; y a pas d'ascenseur... Donne-moi la main... Là, tu es dedans; refermons bien. Je vais faire de la lueur.

A l'odeur forte et très caractéristique qui le saisit à la gorge, Auguste devine tout de suite qu'il est dans une ménagerie. Il n'y a pas à s'y tromper, on sent les fauves.

« Dis-moi, Silas, au moins fais doucement, balbutie-t-il, tout tremblant, ne va pas réveiller ton monde.

— Es-tu poltron! exclame Silas en éclatant de rire, ces bêtes féroces ne sont pas si méchantes. Tu verras, c'est doux comme des moutons, quand on les connaît. A présent qu'on y voit clair, es-tu rassuré?

En disant cela, il fixe dans un trou du plancher une bougie qu'il vient d'allumer.

« Mais!... nous sommes dans une cage! s'écrie Auguste, terrifié, en apercevant les barreaux.

— C'est mon salon de réception, éplique Silas, avec emphase; mes créanciers le connaissent bien. Quand tu seras un peu remis de ton émotion, je te ferai les honneurs de la maison. Ici, à gauche, ce sont les appartements occupés par mon lion Brutus et famille, originaires du Sahara; à gauche, c'est ma hyène, une vieille fille, un peu grincheuse, mais très bonne au fond. Je te présenterai.

— Non, non, merci. Je m'en rapporte, fait Auguste. Mais, dis-moi, est-ce que nous allons rester ici?

— Sans doute. Que te manque-t-il? Voici nos lits, dit Silas, montrant deux boîtes de paille. Ce n'est pas de l'édrédon, mais on y dort quand même très bien, à l'abri du serein... et des voleurs. Hein! Brutus, les voleurs n'oseraient pas venir nous déranger.

En disant cela, il se dirige vers la paroi de gauche, contre laquelle il frappe deux petits coups. Un grognement inquiet lui répond.

« Eh! Brutus, fait le maître, ne te fâche pas; je t'amène un ami du canton de Vaud. »

Croyant qu'il va ouvrir, Auguste se précipite

pour le retenir: « C'est bon, c'est bon, Silas, fais pas le fou! Diable, on est marié; on a des enfants... »

Brutus a donné le branle. Bientôt, les rugissements de la lionne s'unissent à ceux de son royal époux. De son côté, la hyène s'en mêle aussi. C'est un concert étourdissant.

On entend les fauves gratter à la paroi, puis se lancer violemment contre elle; il semble à chaque instant qu'elle va céder.

Auguste est glacé d'effroi. Debout, au milieu de la cage, il n'ose faire un mouvement.

Bolomey est rayonnant. « Hein! mon cher, entends-tu ces souhaits de bienvenue. Gage que tu n'es pas souvent aussi bien accueilli chez toi? »

— A présent, Silas, la rigolade a assez duré. Fais-moi cesser ce commerce ou je m'en vais!

Alors, d'une voix forte, accompagnée de quelques coups de cravache contre les parois, Bolomey fait taire ses pensionnaires. « A présent, les voisins, silence! L'ami Auguste a sommeil; il veut dormir. »

Un moment après, nos deux compagnons sont étendus sur la paille, Bolomey ronfle consciencieusement. Auguste ne peut fermer l'œil.

De temps à autre, on entend un grognement sourd et, contre la paroi, des coups de griffes, qui font trembler Auguste. Du coude, il pousse alors son ami.

« Hé! Silas, je crois que tes bêtes se réveillent. »

— Tais-toi, patifou! Tu m'ennuies, à la fin. C'est Brutus qui rêve après son pays natal, après le Sahara.

Enfin, le jour paraît. Auguste, qui l'attendait avec impatience, se lève aussitôt. Il enlève les brins de paille attachés à ses cheveux et à ses vêtements, puis, éveillant son ami: « Dis donc, Silas, fâché de te faire lever, mais y te faut venir m'ouvrir. Je me suis décidé à prendre le premier train et je n'ai que le temps. »

— Y n'est pas question de premier train, répond Bolomey, dormant encore à moitié, tu déjeunes avec nous. On ne part pas comme ça à l'anglaise d'une maison hospitalière. Que dirait Brutus, lui qui se réjouit tant de faire ta connaissance?

— Oui, oui, c'est en règle, mais, excuse-moi; ce sera pour une autre fois. Je suis sûr que ma femme est dans des transes;... c'est la première fois que je découche sans la prévenir.

— Le grand mal! Tu pourras lui dire que tu étais en bonne compagnie et bien gardé.

— D'accord, mais il faut que j'parte. Adieu, Silas, au revoir et merci.

— Allons, puisque tu le veux, adieu, Auguste; bon retour et mes amitiés à ta femme. A présent, je pense qu'une autre fois tu ne feras plus de façons, tu sais qu'il y a toujours un lit pour toi à la maison. C'est sans dérangement, tu vois.

X.